

CENTRE DU PLEIN EVANGILE
« LE GENET »
Lubumbashi
République Démocratique du Congo

APPROCHE DIDACTIQUE DE L'ŒUVRE DES
KEHATHITES
« LE SAINT FARDEAU »

Frère GUYGUY SAMBWE KABULO
Avril 2009

I. Significations du nom *kohath*

Dans la bible il est assez compliqué de trouver une explication exacte du nom de *kohath*, ou même de *kehath*, à part le rôle sacerdotale qui lui a été accordé de part Dieu lui – même. Mais selon les différents dictionnaires consultés à ce sujet ce nom revêt plusieurs significations, selon qu'on se rapporte à la tradition chrétienne ou à la tradition rabbinique.

- a) Selon la tradition chrétienne : *kohath* signifie « *obéissant* ».
- b) Selon la tradition rabbinique : *kohath* signifie « *commencement de majesté et d'instruction* » (signification tirée du « Testament de Lévi », un livre que les Judaïstes conservent dans leur tradition).

Dans l'histoire la signification du nom tirée de la tradition rabbinique a semblé se vérifier dans ce sens que *kohath* a été le progéniteur de la branche la plus haute placée des Lévites et l'ancêtre des lignées majeures des souverains sacrificateurs de l'ancienne Israël. On peut voir comment Moïse et Aaron ont pu atteindre les plus hautes fonctions sacerdotales exercées dans ce pays, étant tous les deux descendants de *kohath*.

La tradition rabbinique raconte que dans un testament, Lévi aurait prophétisé sur son fils *kohath*, lui disant qu'il serait plus tard le plus élevé et le plus gradé de tous ses frères. Ce qui s'est passé dans l'histoire a semblé confirmer cette tradition.

Cependant la version chrétienne de la bible a aussi montré que pour avoir été l'homme le plus obéissant à Dieu (*le plus fidèle* de toute la maison d'Israël), Moïse a reçu la plus grande récompense de Dieu et il a été placé à un très haut rang spirituel en Israël, il a reçu la plus grande gloire que les fils de l'homme aient pu avoir dans leur vie. En cela il a été comparé à Jésus - Christ dans sa fidélité et dans son obéissance.

« C'est pourquoi, frères saints, qui avez part à la vocation céleste, considérez l'apôtre et le souverain sacrificateur de la foi que nous professons, Jésus, qui a été fidèle à celui qui l'a établi, comme le fut Moïse dans toute sa maison. Car il a été jugé digne d'une gloire d'autant supérieure à celle de Moïse que celui qui a construit une maison a plus d'honneur que la maison même. Chaque maison est construite par quelqu'un, mais celui qui a construit toutes choses, c'est Dieu. Pour Moïse, il a été fidèle dans toute la maison de Dieu, comme serviteur, pour rendre témoignage de ce qui devait être annoncé ; mais Christ l'est comme Fils sur sa maison ; et sa maison, c'est nous, pourvu que nous retenions jusqu'à la fin la ferme confiance et l'espérance dont nous nous glorifions ». (He.3 :1-6)

Plus loin on rapporte que pour avoir été obéissant jusqu'à la mort, Jésus a reçu de Dieu la plus haute position qui soit dans le commandement de l'univers, il a reçu de Dieu la plus haute élévation, en sorte que tout genou fléchit devant son nom. Ainsi la bible recommande aux saints de Dieu de suivre cet exemple de Jésus qui a été suivi par Moïse, et dont on a vu les récompenses.

« Ayez en vous les sentiments qui étaient en Jésus-Christ, lequel, existant en forme de Dieu, n'a point regardé comme une proie à arracher d'être égal avec Dieu, mais s'est dépouillé lui-même, en prenant une forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes ; et ayant paru comme un simple homme, il s'est humilié lui-même, se rendant *obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix*. C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Phil.2 :5-11).

Ainsi donc l'élévation et la gloire qui ont caractérisé les fils de *kohath*, en l'occurrence MOÏSE et AARON, ont été des fruits de leur obéissance à Dieu dans leur sacerdoce. C'est ce

même comportement et cette même attitude qui sont recommandés à tous les fils de Dieu afin qu'ils atteignent la gloire qui leur a été réservée dans le sacerdoce éternel.

Dans mon songe, dès que j'ai vu le mot « kohathites », je me suis incliné et j'ai dit « Père ! ». A mon réveil je me suis vite souvenu de ce passage : « *Abba*, Père ! » (Marc 14 :36 / Rom.8 :15 / Gal.4 :6).

- a) *Abba* signifie « Père » et dans ce sens il exprime une familiarité envers Dieu. Si Jésus a utilisé cette expression, c'est parce qu'il était « un » avec son Père, il lui était familier, il avait des liens très étroits avec lui, comme un fils a des liens très étroits avec son père.
- b) *Abba* traduit aussi « l'adoption », phénomène par lequel nous recevons de Dieu tous les droits d'un fils dans la maison de son père, et par lequel nous devenons héritiers de Dieu et nous prenons part à ses richesses infinies. L'adoption est un terme que l'on ne rencontre que dans les écrits de l'apôtre Paul. Dans l'adoption nous recevons la position de fils *comme un don gratuit*, car nous n'y avons pas droit par nature; elle entraîne un changement complet de condition, de relation pour celui qui la reçoit. C'est un acte légal par lequel on accueille quelqu'un comme son propre enfant en le faisant participer aux privilèges inhérents à la famille et conférés par droit de naissance. Chez les Hébreux, il n'y a pas de forme légale de l'adoption. Les femmes sans enfants adoptent ceux que l'esclave donne à leur mari. Ainsi firent Sara et Rachel. De plus, un père ayant une fille unique pouvait la marier à un esclave affranchi et l'enfant issu de cette union était considéré par le grand-père comme son fils. Il y a des cas d'adoption dans l'A.T.: la fille de Pharaon adopta Moïse (Ex 2:10), la reine Tacpénès adopta Guénubath (1Ro 11:30), Mardochée adopta Esther (Est 2:7). Dans le N.T., cinq passages des épîtres pauliniennes font usage du mot adoption, (en grec *uiothesia* (Ro.8:15,23 9:4), (Gal. 4:5), (Eph 1:5). Dans Ro 9:4, il s'agit du privilège d'Israël, peuple choisi et adopté comme fils (Ex 4:22, os 11:1). Dans les autres passages, l'apôtre désigne les prérogatives du croyant qui, d'esclave, devient fils. C'est un changement radical de condition. Dans Ga 4:5, nous trouvons très vraisemblablement une allusion au droit romain.

En effet, chez les Romains, l'adoption avait pour objet de faire passer complètement l'adopté sous la puissance du père adoptif et d'établir artificiellement les mêmes relations civiles que celles qui résultaient de la naissance. L'adoption se faisait par une adaptation du mode d'acquérir, nommé *mancipation*. Devant témoins, on faisait le simulacre d'un achat. L'apôtre s'est servi de cette comparaison pour illustrer sa théorie; et Deissmann (NBS, 67) a montré, en s'appuyant sur les innombrables inscriptions préchrétiennes des îles de la mer Egée où se rencontre la formule: «*A., fils de B., par adoption fils de C.*», comment saint Paul a su employer une figure universellement intelligible en adaptant à la foi chrétienne ce terme courant d'adoption. Dieu a envoyé son Fils «*pour racheter ceux qui étaient sous la loi et pour que nous jouissions du privilège de fils*» (Ga 4:5). La validité de cette adoption est garantie par le témoignage du Saint-Esprit. «Cet Esprit atteste lui-même à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu» (Ro 8:16). Ainsi adopté, le converti est une nouvelle créature. Il peut, avec une entière certitude, appeler Dieu: *Abba*, Père. Devenu «enfant de Dieu», il devient aussi *héritier de la gloire à venir* (Ro 8:17). Aucune image ne pouvait mieux que celle-là exprimer le changement radical opéré par la grâce de Dieu dans la vie de celui qui a trouvé en Jésus-Christ le salut.

Selon cette conception, le *kohathite* est donc celui qui passe par l'adoption et en lui le Saint Esprit atteste ou rend témoignage qu'il est devenu un fils de Dieu et héritier de la gloire de Dieu, bénéficiaire de l'instruction, la majesté et la gloire de Dieu. En lui se trouvent les

sentiments d'humilité comme ceux qui étaient en Jésus Christ, en sorte qu'il obéisse à Dieu dans tous les ordres qu'il reçoit de lui.

Ce n'est pas une notion historique qui appartient à l'Israël traditionnel, mais ce terme est devenu, avec l'église, aussi actuel que le sacerdoce lui-même. Par le mystère de l'adoption tout homme né de nouveau et qui reçoit le Saint Esprit devient kohathite, par vocation (ou mission) et par définition (ou caractéristiques).

II. Le saint fardeau

La mission des kohathites a été définie comme celle de « porteurs » des choses saintes dans la tente d'assignation, dans No.4 :15 par Dieu lui-même. A chaque départ du camp, les kohathites attendaient que les sacrificateurs démontent le sanctuaire et couvrent tous les ustensiles, pour enfin les porter sur leurs épaules jusqu'au prochain camp.

Sur leurs épaules, ils transportaient des choses saintes, qu'ils ne devaient absolument pas voir de leurs yeux et qu'ils ne pouvaient jamais toucher. De nombreuses interprétations ont associé ce fait à « la crainte de Dieu », d'autres à « la sainteté ». De toutes les manières ils n'osaient toucher ou regarder les choses qu'ils transportaient par crainte de la mort, car Dieu le leur avait défendu strictement.

Ils transportaient le sanctuaire et ses ustensiles de lieu en lieu sur leurs épaules et ils ne s'en plaignaient pas du tout. Ils n'en avaient pas du tout le choix, car Dieu avait désigné toute leur lignée comme « porteurs ». Cela était indiscutable et irrévocable.

Cela signifie pour les kohathites d'aujourd'hui l'obligation de transporter les choses saintes de l'œuvre de Dieu de lieu en lieu, suivant la désignation de Dieu, chacun selon ce qui lui a été remis comme charge. L'œuvre de Dieu est un fardeau (ou un joug) que les kohathites d'aujourd'hui portent sur leurs épaules, sans chercher à en pénétrer les mystères, ils n'ont que le droit de les porter là où Dieu les envoie.

Il est évident que l'œuvre de Dieu est un « fardeau » que nous portons sur nos épaules, car Jésus a dit : « Prenez mon joug sur vous et recevez mes instructions, car je suis doux et humble de cœur ; et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est doux, et mon fardeau est léger » (Mat.11 :29-30).

En analysant cette déclaration, on découvre qu'elle associe le joug (ou fardeau) à l'instruction, ce qui rejoint la définition du mot « kohath » selon la tradition rabbinique, selon laquelle kohath signifie « début d'instruction ». C'est en prenant des fardeaux sur leurs épaules et en recevant les instructions de Dieu via les sacrificateurs que les kohathites vivaient. Ces instructions géraient leur vie, s'ils les transgressaient ils mourraient. De même aujourd'hui les serviteurs de Dieu doivent prendre le joug du Christ sur leurs épaules et suivre soigneusement ses instructions, faute de quoi ils meurent.

Le fardeau en question que les serviteurs de Dieu portent aujourd'hui est circonscrit dans Apoc.2 :19, 24-25 : « Je connais tes œuvres, ton amour, ta foi, ton fidèle service, ta constance, et tes dernières œuvres plus nombreuses que les premières...A vous tous de Thyatire, qui ne reçoivent pas cette doctrine, et qui n'ont pas connu les profondeurs de Satan, comme ils les appellent, je vous dis : je ne mets pas sur vous d'autre fardeau ; seulement ce que vous avez, retenez-le jusqu'à ce que je vienne ».

Le fardeau que le Christ nous impose de prendre et de transporter partout où l'église et le peuple de Dieu sera est constitué de ces choses saintes qu'il a lui-même appréciées et qu'il a trouvées chez Thyatire, il n'a pas voulu y ajouter un autre fardeau, il a recommandé plutôt de garder ces choses saintes *jusqu'à ce qu'il viendra* et qu'il récompensera ceux qui les auront gardées. La récompense faite à quiconque retiendra ces choses saintes sera :

« A celui qui vaincra, et qui gardera jusqu'à la fin mes œuvres, je donnerai autorité sur les nations. Il les paîtra avec une verge de fer, comme on brise les vases d'argile, ainsi que moi-

même j'en ai reçu le pouvoir de mon Père ». (Apoc.2 :26-27). En d'autres termes, pour quiconque retiendra les choses saintes et en prendra soin, il est réservé « l'autorité sur les nations » ou « la majesté ». Ce qui rejoint encore une fois la signification du nom *kohath*, selon la tradition rabbinique (début de majesté). Pour avoir droit à la majesté (comme les fils de kohath), il faut garder les choses saintes suivantes (comme un fardeau) jusqu'au retour du Christ :

a) Le fardeau des œuvres saintes :

La bonne définition des œuvres saintes (en tant que fardeau) est donnée dans le passage suivant :

« Mes frères, que sert-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres ? La foi peut-elle le sauver ? Si un frère ou une sœur sont nus et manquent de la nourriture de chaque jour, et que l'un d'entre vous leur dise : Allez en paix, chauffez-vous et vous rassasiez ! Et que vous ne leur donniez pas ce qui est nécessaire au corps, à quoi cela sert-il ? *Il en est ainsi de la foi : si elle n'a pas les œuvres, elle est morte en elle-même.* Mais quelqu'un dira : Toi, tu as la foi ; et moi, j'ai les œuvres. Montre-moi ta foi sans les œuvres, et moi, je te montrerai la foi par mes œuvres. Tu crois qu'il y a un seul Dieu, tu fais bien ; les démons le croient aussi, et ils tremblent. Veux-tu savoir, ô homme vain, que la foi sans les œuvres est inutile ? Abraham, notre père, ne fut-il pas justifié par les œuvres, lorsqu'il offrit son fils Isaac sur l'autel ? Tu vois que la foi agissait avec ses œuvres, et que par les œuvres la foi fut rendue parfaite. Ainsi s'accomplit ce que dit l'Écriture : Abraham crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice ; et il fut appelé ami de Dieu. Vous voyez que l'homme est justifié par les œuvres, et non par la foi seulement. Rahab la prostituée ne fut-elle pas également justifiée par les œuvres, lorsqu'elle reçut les messagers et qu'elle les fit partir par un autre chemin ? *Comme le corps sans âme est mort, de même la foi sans les œuvres est morte* » (Jacques 2 :14-26).

Les œuvres saintes sont « l'âme » de la foi, c'est-à-dire sans elles la foi qu'on confesse est inutile ou morte. Ce sont donc les œuvres saintes qui donnent la vie à la foi. Dans le cas d'Abraham, le fait d'offrir son fils Isaac sur l'autel tel que Dieu lui avait demandé, constitue une œuvre que Dieu lui a imputée à justice, c'est-à-dire qu'il l'a placée dans le compte de sa récompense, raison pour laquelle il l'a appelé « son ami ». Car Abraham avait fait ce geste pour témoigner une obéissance absolue à Dieu, en se surpassant et en ayant une confiance en Dieu au-delà de la mesure normale des humains.

Cela montre aussi que les œuvres qui rendent la foi parfaite (ou absolue) sont très exigeantes et très difficiles à exécuter, Dieu le sait si bien. Mais à tous ceux qui les font pour lui, il réserve une récompense, car c'est un sacrifice qu'ils font en son honneur. Jusqu'à ce que Jésus revienne, les serviteurs de Dieu doivent porter ce fardeau partout où ils seront, ils doivent faire preuve d'une confiance absolue en Dieu, pour être à mesure de poser des actes qui seront imputés à leur actif (récompenses).

Par ailleurs, en ce qui concerne l'œuvre de Rahab, elle est une chose très risquée qu'elle a pu faire pour les serviteurs de Dieu, et par là envers le Dieu pour lequel ils travaillaient. Elle savait quelle peine elle encourrait si seulement les hommes du roi avaient découvert chez elle les espions envoyés par Josué, mais malgré cela elle fit ce que la logique même aurait pu empêcher à quiconque de faire. Les espions avaient été dénoncés au roi, celui-ci envoya à Rahab l'ordre de les livrer. Rahab, au contraire, les cacha, répondit que ses hôtes avaient repris leur chemin, et quand les émissaires royaux furent repartis, indiqua aux espions le moyen de s'évader sûrement. Pour ce service, Rahab eut la vie sauve lorsque les Israélites brûlèrent la ville (sa récompense). Tenue à bon droit pour une bienfaitrice du peuple élu, Rahab a exalté l'imagination de bien des écrivains juifs et chrétiens. D'après la tradition, elle

aurait épousé un prince de la famille de Juda, Salmon (Ru 4:21: et Mt 1:5), et compterait ainsi parmi les ancêtres de Jésus-Christ.

De cette *héroïne* seraient issus huit prophètes. Ce serait grâce à une lumière d'en haut qu'elle aurait abandonné sa condition première et trahi son peuple en faveur d'Israël. L'épître aux Hébreux la nomme parmi les témoins de la foi (Heb. 11:31), et l'épître de Jacques la loue pour avoir été justifiée par ses oeuvres (Jacques 2:25).

Enfin on peut dire que les œuvres saintes qui sont demandées aux serviteurs de Dieu pour avoir droit à une récompense au retour de Jésus – Christ ne sont pas aussi simples qu'on le croit, mais *ce sont des actes de bravoure, de fidélité, d'héroïsme qui témoignent une confiance absolue en Dieu*. Ce sont des gestes que les serviteurs de Dieu sont appelés à accomplir sans se poser la question de savoir comment les faire. La seule chose dont Dieu a besoin est que ses serviteurs « fassent ce qu'il leur demande ». C'est ce que traduit le fait de transporter des objets saints enveloppés sans chercher à voir le contenu de l'enveloppe.

Cette forme de confiance en Dieu est rare, mais elle a permis à l'église de survivre en temps difficiles (comme les temps de Thyatire), au même titre qu'elle a permis à Israël de survivre dans les périodes de crises généralisées, comme au temps de Phinéas que Dieu a récompensé pour avoir usé de sa lance afin de remettre de l'ordre dans le camp qui était troublé par l'impudicité dans les plaines de MOAB (No.25 :7-11). Les kohathites d'aujourd'hui doivent obéir à Dieu avec une confiance absolue. C'est à cela qu'ils devront leur récompense.

b) Le fardeau de l'amour¹ :

L'amour que le Christ recommande à tous ses serviteurs de porter comme un fardeau n'est pas un objet de plaisir, aucun fardeau n'est un plaisir, mais c'est plutôt un joug qu'ils sont obligés de porter avec eux partout où ils iront. En tant que fardeau, l'amour peut se définir de plusieurs manières, mais nous retiendrons qu'il est essentiellement un dépassement qui est demandé à l'homme. On ne peut pas aimer facilement, mais il faut aimer, c'est un ordre et un commandement. En tant que commandement l'amour exige de l'homme un effort, il est un fardeau.

* Dans ce cas **l'amour se consomme dans le sacrifice**. Pour nous sauver, Dieu lui-même se donne à nous dans la personne de son Fils: «**Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle**» (Jn.3:16). En Jésus-Christ, c'est l'amour du Père qui s'incarne, qui devient une réalité visible, qui s'impose à nos sens pour gagner notre foi: «Ce qui existait dès le commencement, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché...» (1Jn 1:1). Jésus aime comme Dieu seul peut aimer. Il console, il pardonne, il guérit; il se penche sur toutes les détresses et toutes les misères; il arrache les hommes à la puissance du péché qui les asservit (Lu 19:10). Il se donne tout entier (Mr 10:45), librement (Jn.10:17-13), jusqu'à la perfection (Jn.13:1), jusqu'à la mort (Eph.5:2, Philip.2:8). La croix est l'accomplissement de l'amour rédempteur.

* **L'amour pour Dieu** est la conséquence normale de l'amour de Dieu pour nous. Il ne suppose donc pas seulement la réciprocité, comme dans les relations humaines, mais il implique un rapport de cause à effet: c'est Dieu qui a l'initiative, c'est lui qui nous aime et qui fait naître en nous l'amour. Notre amour pour le Père est lui-même un don de l'amour du Père. Il est, en nous, un fruit surnaturel de l'Esprit (Ga.5:22). Le désir, c'est Dieu qui le fait surgir dans nos coeurs; l'appel, c'est Lui qui le fait entendre; la réponse, c'est Lui qui la sollicite. Sans doute notre liberté entre en jeu, car, sans elle, l'amour n'aurait aucune valeur morale (Dieu veut être

¹ Voir le dictionnaire biblique WESTPHAL

aimé librement); mais elle apparaît surtout comme une possibilité de refus; par elle-même, elle ne crée rien dans l'ordre de la grâce. Il suffit que l'homme ne résiste pas, qu'il n'endurcisse pas son coeur, pour que spontanément l'amour réponde à l'amour.

Encore faut-il que l'homme prenne conscience de l'amour divin car, aussi longtemps qu'il ne le soupçonne pas, rien en lui ne saurait y répondre. Il est ainsi aisé de comprendre que les progrès de l'amour pour Dieu coïncident avec les étapes de la Révélation.

Au début, nous l'avons vu, le sentiment qui domine est la crainte. Cette crainte, nous la retrouvons dans les premiers balbutiements de l'amour, car Dieu se montre toujours redoutable, plus encore par sa sainteté que par sa puissance, et ce n'est qu'en tremblant que le fidèle s'approche de Lui. Si Jéhovah manifeste sa bonté, Il le fait comme un maître qui veut bien accorder une faveur à son serviteur. L'amour demandé à l'homme en retour est un devoir, une sorte de serment d'allégeance au Seigneur. Des bénédictions sont accordées à ceux qui observent ce commandement; le châtement menace ceux qui s'en détournent (De 11:1,13-17 13:1-4 30:15-20). Dans le livre des Psaumes nous trouvons pourtant une piété faite de confiance en Dieu et d'intimité avec Lui, qui est un pressentiment émouvant de l'amour chrétien.

Avec la révélation du Dieu - Père apparaît l'amour filial. Par la foi en Jésus-Christ, par la nouvelle naissance, l'homme devient un enfant de Dieu (Jn.1:12,13, Ga.3:26,1Jn 3:1,2). Il se sait enfant de Dieu, non par un effort de sa pensée propre, mais par le témoignage de l'Esprit: «L'Esprit atteste lui-même à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu» (Ro.8:16). Ayant reçu cet «Esprit d'adoption», il peut avec une joyeuse assurance appeler Dieu: *Abba!* Père! (Ro.8:15), cfr. Ga.4:6. N'étant plus «esclave» mais «fils», il jouit de toutes les prérogatives nouvelles qui lui sont conférées; il possède «la liberté glorieuse des enfants de Dieu» (Ro.8:21); il est héritier, «héritier de Dieu, cohéritier de Christ» (Ro.8:17, cf. Ga.4:7). Toutes ces bienheureuses certitudes le libèrent définitivement de la crainte: «La crainte n'est pas dans l'amour; au contraire l'amour parfait bannit la crainte, parce que la crainte suppose une punition et celui qui craint n'est pas parfait dans l'amour» (1Jn 4:18, cf. Ro.8:15). C'est par son respect filial, son adoration, sa gratitude, sa confiance et sa joyeuse obéissance qu'il essaye d'exprimer son amour envers Dieu. Cet amour, il doit le donner tout entier: «*Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme, de toute ta pensée, de toute ta force*» (Mr 12:30), car la plus grande infidélité est celle du coeur partagé et du double service (Mt 4:10 6:24, Jacques 4:4, 1Jn 2:15,16).

L'amour pour Dieu, tel que nous le révèle et nous le donne l'Évangile, est inséparable de l'amour pour le Christ. Si théoriquement une distinction est possible, pratiquement elle n'existe pas: c'est le même mouvement du coeur qui porte le chrétien à vivre dans la communion de son Père et à s'unir étroitement à son Sauveur bien-aimé.

* L'amour pour les hommes est, lui aussi, un don de la grâce, un fruit surnaturel de l'Esprit, car le coeur humain est naturellement égoïste. Il faut entendre par égoïsme, non le simple amour de soi, forme normale de l'instinct de conservation, dont l'Évangile reconnaît la légitimité: «Tu aimeras ton prochain comme toi-même» (Mr 12:31), mais l'hypertrophie du moi qui prétend tout ramener à lui et faire toujours passer son intérêt avant celui des autres. Or, quoi qu'en disent certains moralistes, il est impossible de transformer l'égoïsme en altruïsme, car il y a entre les deux une opposition absolue. Ce n'est pas par une évolution insensible et continue que l'on peut passer de l'un à l'autre, mais par une révolution totale qui substitue à une réalité donnée une réalité radicalement différente. «Ce qui est né de la chair est

chair; ce qui est né de l'Esprit est esprit...Il faut que vous naissiez de nouveau» (Jn.3:6,7). Seuls sont capables de posséder véritablement l'amour ceux qui sont «nés de nouveau».

L'amour chrétien ne saurait donc, malgré certaines ressemblances extérieures, être assimilé à un simple sentiment d'humanité ou de philanthropie, car ce qui constitue son originalité propre, ce qui lui donne son caractère irréductible, c'est son inspiration religieuse. Avant de se tourner vers les hommes, il s'oriente vers Dieu en qui il trouve sa cause et sa fin: «... les sentiments d'amour que l'Esprit vous inspire» (Col 1:8); «Vous avez appris de Dieu à vous aimer les uns les autres» (1Th 4:9); «Que celui qui aime Dieu aime aussi son frère» (1Jn 4:21, cf. 1Jn 4:7-11-12). L'amour pour le Père est si étroitement lié à l'amour pour les frères que l'absence du second est la preuve de la fausseté du premier (1Jn 4:20). Et les deux ensemble n'existent que par l'amour de Dieu pour nous: «Nous devons aimer parce qu'il nous a aimés le premier» (1Jn 4:19). En dernière analyse, il n'existe qu'un seul et même amour: celui qui vient du ciel et qui y retourne, en laissant ici-bas les traces lumineuses de son passage. La langue du N.T. rend sensible cette identité en employant un seul mot: agapè, pour désigner l'amour de Dieu pour nous, notre amour pour Dieu et notre amour pour les hommes. Pour nommer ce dernier, le mot charité est devenu si courant qu'il est pratiquement impossible de s'en passer; mais nous devons nous souvenir que, dans tous les passages où nous le rencontrons, dans le ch. 13 de I Cor. en particulier, il correspond au même mot agapè que l'on traduit toujours ailleurs par amour.

L'amour pour les hommes se manifeste sous des formes différentes qu'il faut essayer de préciser:

(a) Nous trouvons tout d'abord l'amour chrétien dans son sens le plus large, objet d'un commandement universel: «Tu aimeras ton prochain comme toi-même» (Mt 22:39). Cet amour est présenté comme le résumé et l'accomplissement de la Loi (Ro.13:9, Ga.5:14); il est aussi appelé la Loi royale (Jacques 2:8}. Or, en tant qu'il est commandé, il ne saurait être affaire de sentiment. Le sentiment, en effet, ne se commande pas; il représente en nous, dans son jaillissement, la spontanéité pure. On arrive à le discipliner, à le refouler et même à l'inhiber; mais son apparition échappe à toute action réfléchie et à tout effort conscient. De plus, on ne peut exiger de lui qu'il devienne universaliste, car il est par essence limitatif, sinon exclusif. Seule la volonté est capable d'obéir à la loi, seule elle est susceptible de recevoir un ordre. C'est donc en fonction d'elle que nous devons définir l'amour, objet d'un *commandement*. Comment en douter quand nous constatons le rôle prépondérant que la volonté joue dans la haine? Haïr quelqu'un, c'est lui vouloir du mal. L'aimer, ce sera donc lui vouloir du bien. Il n'y a pas d'autre définition à chercher: l'amour est la bienveillance, la volonté de faire du bien au prochain. Personne ici ne peut se récuser, c'est-à-dire à la fois se réclamer du Christ et se dérober à sa Loi, car l'amour que le Maître commande est à la portée de tous ceux qui veulent le posséder. Cet amour exclut l'esprit de vengeance (Ro.12:19); il réclame le pardon des offenses (Mt 6:12, 14,15 18:21-35, Eph.4:32, col 3:13); il se donne à tous, même aux ennemis (Mt 5:41, Ro.12:20). Non content de ne pas faire du mal, il saisit, il cherche les occasions de faire du bien (Ga.6:10). Par lui s'éclaire et prend une signification nouvelle la notion du prochain. «Qui est mon prochain?» sommes-nous tentés de demander avec le légiste (Lu 10:25-37). Et, restant tranquillement là où nous sommes, nous attendons qu'une réponse nous soit donnée, prêts à faire toutes sortes de distinctions pour esquiver éventuellement notre devoir et éluder notre responsabilité. Le Maître, par sa parabole du bon Samaritain, nous pose tout autrement la question: «Es-tu, toi, le prochain de tous ceux que Dieu met sur ton chemin? As-tu toujours et partout la volonté de t'approcher d'eux avec amour, pour les servir, les aider et au besoin les secourir?»

(b) Si l'amour commence par la bienveillance, il ne saurait s'arrêter là; en vertu de son exigence de perfection, il tend à devenir l'amour des âmes. Cette nouvelle forme de l'amour apparaît, elle, spontanément, car elle prend naissance dans une intuition: la vision de l'humanité en Dieu ou, plus exactement, la vision de Dieu en tout homme. Le chrétien acquiert un sens nouveau, le sens de la valeur unique de l'âme humaine pour laquelle Dieu a donné son Fils et pour laquelle Jésus est mort sur la croix. **Il voit désormais les hommes non pas seulement tels qu'ils sont, avec leurs défauts, leurs tares, leurs péchés, mais tels que Dieu les aime; il découvre en chacun d'eux une intention, une espérance de Dieu.** Aussi se sent-il poussé irrésistiblement à les aimer à son tour, à les aimer pour l'amour de Dieu, à aimer Dieu présent en eux. Comme pour le *kohathite* qui devait transporter les choses saintes sans poser des questions, le chrétien est appelé à aimer son prochain sans discrimination et surtout sans poser des conditions. Il a même été appelé à aimer « ses ennemis » (Mat.5 :44 / Luc 6 :35). Il n'est pas facile d'aimer son ennemi, mais si on considère cet amour comme un fardeau, on est obligé de le faire, il faut y parvenir.

C'est cet amour que l'apôtre Paul a chanté dans son hymne à la charité: «Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain qui résonne ou une cymbale qui retentit...**La charité excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout...**La charité ne périt jamais...» (1Co 13)

C'est ce même amour qui est le secret de l'esprit de service et de sacrifice: «J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger...Toutes les fois que vous avez fait cela à un seul de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait» (Mt 25:31-46, cf. Mr 9:37). «Voici comment nous avons connu l'amour: Il a donné sa vie pour nous; nous aussi nous devons donner notre vie pour les frères» (1Jn 3:16).

C'est encore cet amour qui est le secret de l'esprit d'apostolat. Comment, en effet, celui qui le possède pourrait-il accepter que tant d'hommes continuent à se perdre loin de Dieu, alors que le salut est pour eux comme pour lui? Il faut qu'il leur apporte le message libérateur, la bonne nouvelle du pardon et de la délivrance. C'est là une nécessité intérieure à laquelle il ne peut, sous peine d'infidélité, se dérober: «Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile» (1Co 9:16). L'amour des âmes devient chez certains chrétiens une vraie passion qui brûle en eux comme un feu dévorant. N'est-ce pas cette passion qui a arraché à l'apôtre Paul ce cri de douleur: «Je voudrais être anathème, séparé du Christ pour mes frères, pour ceux de ma race et de mon sang»? (Ro 9:3)

(c) Il est une autre forme de l'amour que nous devons distinguer des deux premiers cas, si elle a une même origine, elle possède par ailleurs certains caractères propres qui nous obligent à lui donner une place à part. Nous voulons parler de l'amour fraternel. Le texte grec, marquant nettement la différence, emploie pour le nommer, non le mot *agapè*, mais le mot *philadelphia* qui, dans son sens ordinaire, désigne le sentiment d'affection éprouvé par quelqu'un pour ses frères ou soeurs et, dans son sens religieux, l'amour qui existe entre les chrétiens en tant qu'ils se reconnaissent frères et qu'ils se traitent comme tels. (Voir Ro. 12:10, 1Th 4:9, Heb 13:1, 1Pi 1:22 3:8, 2Pi 1:7) Dans le livre des Actes et dans les épîtres revient continuellement l'expression: «les frères» pour parler des chrétiens des différentes Églises. Nous trouvons également dans plusieurs passages l'expression: «les frères bien-aimés». (voir Ac.9:30 15:23 17:10 21:7, 1Co 15:58 16:20, 2Co 8:23, col 4:15, 1Th 1:4, 2Th 2:13, jas 1:16, 19, etc.) La fraternité dont il est question ici ne doit pas être confondue avec la fraternité que Dieu a établie entre tous les hommes «en les faisant naître d'un seul», car, si elle l'implique, en même temps elle la dépasse. Elle est le lien surnaturel unissant tous ceux

qui, par la nouvelle naissance, sont devenus «enfants de Dieu» et membres de la même famille spirituelle. «Vous êtes concitoyens des saints et membres de la famille de Dieu» (Eph.2:19).

Frères de Jésus-Christ et frères les uns des autres, les chrétiens doivent, par un mutuel amour, affirmer ce lien nouveau créé par l'Esprit: «En vue d'une sincère affection fraternelle (philadelphia), aimez-vous ardemment les uns les autres, de tout coeur, vous qui êtes nés de nouveau» (1Pi 1:22). «Ne soyez tous qu'un coeur et qu'une âme, aimant vos frères» (*philadelphoi*) (1Pi 3:8, cf. Php. 2:1,2). L'apôtre Paul compare la communion des âmes ainsi créée par l'amour fraternel à l'union organique des membres qui, dans leur diversité, forment un seul corps: «Nous ne faisons qu'un seul corps en Christ et nous sommes tous membres les uns des autres» (Ro 12:5, cf. 1Co 12:12-27). Cette communion spirituelle trouve son expression visible et sa confirmation dans la sainte Cène: «Parce qu'il y a un seul pain, nous formons tous un seul corps, car nous participons tous à cet unique pain» (1Co 10:17, cf. Ac.2:42,46).

Seul l'amour fraternel a le pouvoir de réaliser et de maintenir, entre tous les disciples du Christ, l'unité de l'Esprit; seul il rend possible l'affirmation de leur foi commune (Eph. 4:2,6). Il est donc la seule apologétique efficace que nous puissions présenter au monde pour le convaincre, par une démonstration visible, de la réalité de l'amour de Dieu et de la valeur unique de l'oeuvre accomplie par Jésus-Christ: «Qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et toi en moi; que cette unité soit parfaite, afin que le monde reconnaisse que c'est toi qui m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé.» (Jn.17:22,23).

c) Le fardeau de la foi

La foi en tant que fardeau est l'expression de quelque chose qui pèse sur les épaules de l'homme, qui a naturellement des difficultés de l'avoir en toutes circonstances, mais puisqu'il est obligé de l'avoir il se fera violence pour se surpasser. Avoir foi en Dieu n'est pas aussi facile qu'on peut le vouloir, mais c'est une épreuve qui s'accompagne de beaucoup de combats à travers lesquels l'homme a tendance à retirer sa confiance, son crédit, sa fidélité qu'il accorde à son Dieu. Mais c'est justement au moment où il sent la tentation de se rétracter qu'il découvre au fond de lui - même une impulsion nouvelle qui le fait revenir sur sa décision et le pousse plus profondément dans ses relations avec son Dieu (Jér.20 :9).

Cependant les définitions courantes de la foi sont nombreuses, selon les passages qui les donnent, on trouve :

1° Le fardeau de la connaissance du Dieu révélé (Ro.10:17) : la foi vient de ce que l'on entend et ce que l'on entend par la Parole de Dieu. La foi s'alimente de la parole de Dieu, et si on n'entend pas cette parole, la foi peut diminuer jusqu'à disparaître. S'il faut associer cette définition à la notion de fardeau, on dirait que l'écoute de la parole de Dieu n'est pas toujours agréable, car elle renferme parfois des paroles dures à supporter, mais qui sont des vérités que l'homme se doit malgré lui d'écouter. Pour avoir droit à la récompense promise, les chrétiens sont obligés d'écouter cette parole qui les reproche parfois et qui condamne leurs actions quand elles ne sont pas correctes. C'est en pensant à ce qui est écrit dans 2Tim.4 :3 que l'on découvre qu'il n'est pas toujours facile à l'homme d'écouter la parole de Dieu et d'en tirer la foi nécessaire : « *Car il viendra un temps où les hommes ne supporteront pas la saine doctrine ; mais, ayant la démangeaison d'entendre des choses agréables, ils se donneront une foule de docteurs selon leurs propres désirs* ». Dans ce passage on sous-entend que pour que les hommes en arrivent à ne plus supporter la saine doctrine et à se fabriquer des docteurs qui

leur enseigneront des choses agréables à leur goût, ils doivent la trouver moins agréable ou tout simplement non intéressante ou encore gênante. Ainsi pour ceux qui attendent une récompense au retour du Christ, ils doivent s'efforcer d'écouter la parole de Dieu dans sa plénitude (comme on s'efforce de porter un fardeau), malgré tout ce qu'ils n'y apprécient pas car la révélation de Dieu n'a pas été cachée dans des choses agréables mais plutôt dans celles que l'homme ne supporte pas ou n'aime pas naturellement (comme le dit si bien Es.53 :1-12) ; comme on mange du pain sans levain, qui n'a pas de goût particulier, on doit écouter la parole de Dieu, sans y chercher seulement des préceptes agréables. Il faut aussi comparer l'écoute de la parole de Dieu à la consommation de la manne que Dieu avait imposée à Israël et qui était très importante pour la survie du peuple, mais les hommes ont fini par ne plus la supporter et l'ont préférée à la viande et à d'autres nourritures dont ils trouvaient le goût plus intéressant que celui de la manne (No.11 :18-34). **Ici le fait pour les kohathites de porter des fardeaux enveloppés sans chercher à y voir clair peut signifier prendre la parole de Dieu et la recevoir telle qu'elle est donnée par Dieu et la transporter partout où elle doit aller, sans chercher à la transformer (ajouter ou retrancher quoi que ce soit)** (Apoc.22 :18-19). Pour quiconque ajoute ou retranche quelque chose à la parole de Dieu il est réservé des fléaux, comme pour tout kohathite qui oserait regarder les choses saintes qu'on lui donnait à transporter. Il n'est pas donné à l'homme de modifier la révélation de Dieu à son goût. Cela est passible de châtement de la part de Dieu. Car chaque partie de la parole de Dieu qui est donnée à l'homme par Dieu contient une révélation de Dieu.

2° Le fardeau de la confiance en Dieu et en sa Parole

La foi se définit aussi comme la confiance que l'on a en Dieu et en sa parole. De nombreux passages de la bible montrent qu'il n'a pas été toujours facile pour le peuple d'Israël d'avoir confiance en Dieu, malgré les nombreux exploits qu'il a fait en sa présence et pour son compte (Dt.1:32) (Ps.78:22). La grande difficulté pour ce peuple, comme pour tous les hommes en général a été de placer sa confiance en un Dieu « invisible », et dont les voies et les actions ne suivent pas le schéma de la volonté des hommes. Dieu agit au temps qu'il faut et de la manière dont il convient de le faire, ce qui ne plait toujours pas à l'homme, qui a souvent des besoins immédiats à résoudre et des ambitions parfois irréalistes ou tout simplement incorrectes du point de vue de la parole de Dieu. De plus derrière les méthodes d'actions de Dieu se cache souvent une volonté et un plan que l'homme ne découvre que plus tard ou jamais du tout. Les prières qui sont adressées à Dieu dans le cours de l'histoire de l'homme ne sont pas toutes exaucées, certaines sont exaucées beaucoup plus tard par rapport à l'époque où elles ont été faites, d'autres dans l'immédiat, d'autres encore sont exaucées mais dont les effets ne sont pas visibles à celui qui a fait monter la prière à Dieu... Toutes ces réalités de l'exaucement des prières par Dieu ont fait que les hommes ont eu des difficultés à avoir confiance en Dieu.

Cependant c'est en ce Dieu là que l'on ne comprend pas que l'on trouve la plus grande sécurité et le plus grand secours. Abraham l'avait compris, et il plaça toute sa confiance en lui, malgré toutes les épreuves qu'il avait vécues. Dieu lui imputa cette confiance en justice (Ge.15 :6), c'est-à-dire il la plaça dans le compte des actes à « récompenser », car cet homme s'était dépassé pour continuer à croire en lui. Dieu avait soumis Abraham à une rude épreuve qui, logiquement, devait ronger toute la confiance de cet homme en Dieu. Mais il continuait à croire en lui, contre toute attente. Plus le temps passait plus le corps de la femme d'Abraham s'usait et toutes les lois de la nature ne lui permettaient plus d'avoir de progéniture. Sur le plan de l'expérience et de la connaissance humaine, Abraham était totalement convaincu que c'en était fini de son espoir de voir un jour sa femme Sarah lui donner un enfant. Mais Dieu continuait à lui « dire » qu'il deviendrait le père d'une multitude. L'équation était compliquée,

au point qu'un jour Sarah perdit sa patience et donna sa servante à son mari pour avoir d'elle des enfants. **Cela témoignait combien la confiance en Dieu est une chose très difficile avec l'épreuve du temps. Car le temps est un facteur qui alourdit le fardeau de la confiance en Dieu.** Malgré cette erreur, Dieu réitéra sa promesse à Abraham, et malgré toutes les circonstances, Abraham eut confiance encore en Dieu.

On peut prendre un autre cas d'un homme qui a eu confiance en Dieu, et pour avoir eu confiance en lui Dieu lui offrit aussi une récompense. Un eunuque éthiopien du nom de EBED-MELEC, qui était serviteur du roi Sédécias, apprit que Jérémie avait été jeté par ordre des officiels de l'armée dans une citerne à cause de l'œuvre de Dieu (ses prophéties), que les officiels de son pays ne supportaient pas. Cet homme, un eunuque étranger à la nation juive, entreprit des démarches auprès du roi et obtint l'autorisation de faire sortir Jérémie de la citerne (Jér.38 :7-13). Jérémie était menacé de mort à cause de la faim et de la soif dans la citerne où il n'y avait que de la boue, mais grâce à l'intervention de l'eunuque il eut la vie sauve. Ce geste fut qualifié par Dieu lui – même comme « la confiance » que cet eunuque avait eu en Dieu. Pour cela, Dieu lui dit, à travers le prophète Jérémie, qu'il lui donnerait en échange de cet acte « la vie » comme son butin (Jér.39 :15-18). Cet exemple sert à démontrer que l'éthiopien avait cru en la parole de Dieu annoncée par Jérémie (d'ailleurs Dieu l'a répétée à Jérémie dans le message de récompense pour l'éthiopien), tandis que les officiels ne le pouvaient pas, parce qu'elle annonçait le contraire de leurs attentes et elle annonçait des choses horribles qui ne plairaient pas à tout le monde. **Ici donc le fardeau de la confiance en Dieu est qu'il faut croire en Dieu, quelle que soit la parole qu'il annonce (un malheur ou une chose pire, comme un jugement ou un châtement).** C'est une véritable difficulté que d'avoir confiance en un Dieu qui annonce des malheurs et des calamités, mais il faut le faire.

Un autre cas est celui de Daniel, le prophète, qui fut accusé d'avoir transgressé la loi édictée par le roi, annonçant l'interdiction de prier pendant trente jours sur toute l'étendue du royaume. Daniel continua malgré cette interdiction à prier trois fois par jour, sans s'inquiéter du châtement qui lui serait infligé au cas où il serait découvert en train de prier (Dan.6 :10). Daniel connaissait très bien qu'il encourait une grave peine en violant le décret royal, mais il fit son devoir de prier. Il fut effectivement appréhendé en train de prier et le roi qui l'aimait s'inquiéta de ne pouvoir rien faire pour le sauver, car il était condamné, selon le décret, à être enfermé dans la fosse aux lions. Ce fut fait, mais les lions ne purent pas le dévorer, car Dieu était intervenu en sa faveur. Plus loin on explique que **le geste risqué de Daniel (qui priait malgré l'interdiction du roi) était une marque de « confiance » qu'il avait eu en son Dieu (Dan.6 :23).** Il avait transgressé la loi du roi parce qu'il savait que son Dieu allait le délivrer de toutes les sanctions que le décret royal avait prévues contre tout celui qui le transgresserait, car la prière était un devoir pour lui. La confiance en Dieu devient donc un fardeau sur les épaules lorsqu'on est confronté à « un danger de mort », par suite d'une désobéissance à la loi : on sait très bien qu'il vaut mieux craindre Dieu que de craindre les hommes, mais il y a un prix à payer lorsqu'on décide de craindre Dieu en toutes circonstances, car les hommes auxquels on désobéit peuvent faire très mal. C'est en craignant Dieu qu'on s'expose au mal que les hommes peuvent faire, mais on est obligé de faire confiance en Dieu. Pour avoir fait confiance en Dieu dans les moments de dangers et pour n'avoir pas cédé à la menace des hommes, Daniel a reçu la protection et la délivrance de Dieu. Il n'est pas facile de faire le choix entre « servir Dieu dans les moments de dangers » et « vivre en paix avec les hommes sans servir Dieu ».

A ce cas il faut joindre celui des amis de Daniel, à savoir Meschac, Shadrac et Abed Nego qui ont donné un exemple pratique de **la fermeté de la foi dans les épreuves.** Ils avaient été menacés d'être jetés dans la fournaise ardente s'ils n'adoraient pas la statue érigée par le roi, mais comme ils connaissaient leur Dieu ils avaient refusé d'adorer la statue sans craindre la fournaise ardente (Dan.3 :12-29). Les chrétiens ont toujours le devoir d'adorer le vrai Dieu,

en toutes circonstances, même si en l'adorant ils risquent d'être mis à mort ou de subir des traitements inhumains de la part des adorateurs d'idoles. **Ce n'est pas la crainte de persécution qui peut excuser le naufrage de la foi, bien au contraire c'est dans les moments de persécution et de tribulation que l'homme est invité à témoigner de sa vraie foi.**

La bible nous donne encore un autre cas de quelqu'un qui a eu confiance en Dieu au moment où normalement toute sa confiance devrait s'estomper. Il s'agit de Paul dans le navire en détresse, qui voyageait pour comparaître devant César à Rome. Le navire a traversé un temps de difficultés, il était en train de cheminer petit à petit vers un naufrage, tout le monde avait peur. Alors Dieu dit à Paul qu'il fallait qu'il compare devant César, ce qui montrait que la vie de Paul et de ceux qui étaient avec lui à bord du navire était en sécurité malgré le danger de naufrage. **Paul eut confiance en Dieu et exhorta les autres à en faire de même, sachant qu'il devait en être exactement comme Dieu lui avait dit (Actes 27 :25).** Cet exemple sert à nous dire combien il est difficile de faire confiance en Dieu lorsque les conditions générales de la vie se dégradent et que la mort se pointe à l'horizon. Plus on s'approche de la fin des temps, plus la vie devient de plus en plus compliquée et que les hommes perdent au jour le jour leur calme, ils s'agitent, ils sont traumatisés et stressés. Rien ne va comme avant. **Le fardeau de la confiance en Dieu aujourd'hui exige aux enfants de Dieu de continuer à croire en Dieu qu'il accomplira tout ce qu'il leur a dit en leur faveur, car il est important qu'ils parviennent devant le grand tribunal de Dieu sains et saufs, et que leur vie est bien gardée par Dieu, même s'ils peuvent mourir physiquement, ils ressusciteront un jour pour prendre possession de leurs droits d'héritier.** Quelle que soit la dégradation des conditions de la vie, les enfants de Dieu doivent avoir confiance en Dieu et tenir ferme, jusqu'au retour de Jésus-Christ. C'est un fardeau à ne jamais laisser tomber. Il en va de leur vie éternelle et de leur héritage comme récompense.

Dans le même ordre d'idées, Paul adresse une exhortation aux chrétiens de Corinthe, de pouvoir placer leur confiance non pas en eux-mêmes mais en Dieu, dans les moments de tribulation, même si les choses deviennent si compliquées que l'on désespère de conserver la vie (2Cor.1 :8-9). Excessivement accablés, au-delà de leurs forces, les apôtres en étaient venus à considérer leur arrêt de mort comme certain, c'est-à-dire qu'ils étaient sûrs de mourir, tellement les tribulations étaient insupportables. Malgré cela ils ont continué à avoir confiance en Dieu : ils étaient sûrs que même s'ils mourraient, Dieu allait les ressusciter d'entre les morts, cela était leur motif de confiance en Dieu. Mais Dieu leur a montré que pour avoir eu confiance en lui, ils avaient droit à la récompense, aussi il les a délivrés des tribulations avant qu'ils ne meurent (2Cor.1 :10). **Ainsi la confiance en Dieu dans les tribulations est un fardeau, car l'homme perd souvent sa foi quand les choses se compliquent : il se demande pourquoi il est persécuté et que Dieu n'intervient pas si tôt. Là n'est pas la question, mais il doit continuer à avoir confiance en Dieu dans toutes les circonstances de la vie.**

Enfin, parallèlement à la pensée que nous venons de développer ci haut, il y a en Hébr.3 :6-19 une notion de « **confiance en Dieu dans les épreuves** », que raconte l'histoire d'Israël dans le désert. Le passage dans le désert a été imposé à Israël par Dieu, comme une épreuve à laquelle il avait soumis tous ceux qui étaient sortis d'Égypte. Il voulait sonder leurs cœurs, pour savoir si ils continueraient à avoir confiance en lui-même si les choses devenaient compliquées pour eux. Mais malheureusement pour beaucoup d'entre eux ils ont mis Dieu en épreuve, pour voir si il était capable de les prendre en charge dans le désert, et le comble de tout ils ont vu Dieu tenir sa parole et ils ont vu ses œuvres pendant 40 ans, sans pourtant retenir fermement la confiance qu'ils avaient eu en lui. Malgré tous les miracles et toutes les œuvres dont ils étaient témoins, ils endurcirent leur cœur au point de devenir incrédules. Dieu fut irrité contre eux parce qu'ils continuaient à pécher par les murmures et à se comporter en ennemis de l'alliance qu'ils avaient contractée avec Dieu. Dieu jura de les faire tomber au désert, et de ne laisser que ceux qui étaient obéissants atteindre le pays promis. Ils devaient

continuer à garder leur confiance en Dieu durant tous les jours au désert, car ils voyaient ses œuvres. Ils n'avaient aucun droit de douter de lui. Aujourd'hui, plus que jamais, tous les chrétiens qui ont déjà connu le Christ et qui ont déjà vu ses œuvres, ont le devoir de garder fermement leur confiance en lui jusqu'à ce qu'il revienne, mais malheureusement nombreux sont ceux là qui ont déjà perdu cette foi en lui et qui n'espèrent plus en lui. Ils se sont tournés vers d'autres dieux et d'autres doctrines de démons, ils le tentent pour voir si réellement il revendra. La récompense n'est réservée qu'à ceux qui garderont leur confiance et leur foi en Jésus Christ, tandis que pour tous ceux qui ont déjà perdu cette confiance et qui sont devenus incroyants, il est réservé de tomber avant d'atteindre l'héritage éternel.

d) Le fardeau de la fidélité dans le service

Ici deux notions sont importantes pour comprendre pourquoi servir Dieu fidèlement est un fardeau que nous devons porter sur nos épaules. Premièrement il faut savoir que **le service lui – même est une obligation (donc un fardeau) en ce sens qu'il implique un état d'abaissement et d'humiliation vis-à-vis de celui à qui on rend service ; ce qui est difficile c'est le fait de s'abaisser pour atteindre la dimension du serviteur, avec toutes les implications y afférentes.** Deuxièmement il faut savoir que **la fidélité dans le service est un devoir et un engagement qu'on a toujours du mal à respecter, compte tenu de la nature humaine, qui est par essence faillible et imparfaite.** Par effet d'entraînement, la faillibilité humaine cause des torts au service qu'il rend à son Dieu, en plus du fait qu'il résiste naturellement à se rabaisser pour être au service des autres.

*** L'obligation de s'abaisser pour accomplir la volonté de Dieu**

Servir Dieu se définit de la manière la plus simple comme « accomplir sa volonté ». Or la volonté de Dieu s'exprime dans *le salut des hommes*. Pour que cette volonté s'accomplisse il faut des acteurs, qui sont par essence des serviteurs de Dieu. Pour les uns comme pour les autres, *la volonté de Dieu est au dessus de leurs conditions*, et il s'impose à tous la condition de *se mettre à la hauteur*.

La mission qui a été confiée à Jésus Christ (consistant à sauver l'humanité) a été logiquement impossible à accomplir tant que Jésus était dans sa condition de Dieu, car la volonté de Dieu était qu'il soit sacrifié pour le salut des hommes. L'impossibilité tenait au fait que dans sa condition de Dieu il était immortel, et personne ne pouvait le toucher. C'est donc volontairement qu'il s'est dépouillé de sa divinité, pour que la volonté de Dieu s'accomplisse sur lui. Cela a exigé le choix le plus difficile qui soit, entre « quitter sa condition sécurisante et inviolable » pour « intégrer une condition de vulnérabilité et de fragilité », sachant que la fin était la souffrance et la mort, dans son acception la plus insupportable.

Jésus en tant que serviteur de Dieu, a dû se dépouiller de sa gloire pour accomplir la volonté de Dieu. C'est un exemple qui a été donné à tout serviteur de Dieu sur la terre. **Tout serviteur de Dieu est obligé de passer par ce dépouillement afin de se mettre à la hauteur de la volonté de Dieu, ce qui n'est pas un sujet de plaisir, mais de très grande douleur. Et c'est en cela que servir Dieu est un fardeau.**

Le conditionnement des serviteurs de Dieu vu de cet angle est ce que l'on appelle « *le brisement* », c'est-à-dire le fait de supplanter la volonté de l'homme par celle de Dieu. Un exemple nous est donné par le prophète dans Lam.3:4 « Il a brisé mes os ». Les os sont une image de la volonté, de ce sur quoi l'homme s'appuie intérieurement. Naturellement la condition première de l'homme, ou ce sur quoi repose sa sécurité, est incompatible avec l'accomplissement de la volonté de Dieu. Les paroles de Jérémie que nous venons d'évoquer sont « des lamentations », c'est-à-dire écrites sur un mode de plainte à cause de l'action

de Dieu sur sa vie. Cela n'a pas été une joie pour le prophète de passer par le brisement, mais comme il le dit, il a pleuré, comme pleure de douleur celui dont les os se brisent. Quiconque passe par le brisement pleure.

Cependant il faut noter que le brisement du serviteur de Dieu n'est pas non plus un sujet de plaisir à Dieu, sur le plan des sentiments, mais cela est une chose de très grande valeur et par conséquent inévitable, pour que le serviteur donne le meilleur de lui – même, semblable à la taille de la vigne ou à l'émondage pour qu'elle produise beaucoup. Certaines choses doivent être ôtées de la vie du serviteur pour qu'il accroisse sa productivité. Et chaque chose qui est arrachée de sa vie crée une douleur. C'est au prix de la somme de toutes les douleurs par lesquelles le serviteur passe qu'il gagnera un jour sa gloire, en participant avec une grande productivité à la moisson de la vigne de son maître².

* L'obligation de prendre la croix pour servir Jésus

Héb.2 :5 commence le long exposé du chemin de l'abaissement de l'homme par sa haute position dans le commandement des choses que Dieu a créées et qu'il a réservées pour l'avenir. Ce n'est pas à des anges, mais à l'homme que Dieu a confié le monde à venir (un monde glorieux et plus parfait que celui d'aujourd'hui). Or celui à qui ce monde glorieux sera confié, c'est-à-dire l'homme, est déchu dans le péché, et à sa place les anges gèrent ce qui lui revient comme des administrateurs, et ce pour un temps bien défini. C'est en voyant comment Dieu s'intéresse tant à l'homme et combien il fait cas de lui, qu'une question a été posée à son sujet à Dieu : « qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui et que tu prennes soin de lui ? », qu'on a découvert la position privilégiée de l'homme dans la gloire de Dieu. Ainsi on dit que l'homme a été « abaissé pour un peu de temps au dessous des anges ».

Ensuite le rédacteur introduit dans son exposé « l'humanité de Jésus-Christ » en la comparant au même principe d'abaissement de l'homme au dessous des anges (Héb.2 :9). Mais cette fois là, il fait remarquer que Jésus a été abaissé (comme tout homme) au dessous des anges, mais **après avoir souffert de la mort pour tous, il a été couronné de gloire et d'honneur et Dieu a mis toutes choses sous ses pieds sans exception**, tandis que l'homme ordinaire lui n'est pas encore couronné de gloire et d'honneur et on n'a pas encore vu que toutes choses lui sont soumises. Cela permet d'observer qu'il manque dans l'abaissement de l'homme un élément nécessaire (que l'on trouve chez Jésus) pour atteindre la gloire et pour avoir le contrôle absolu de la création de Dieu : *c'est la souffrance pour les autres* (ou le *sacrifice*). Pour que l'homme qui a été abaissé pour un peu de temps au dessous des anges qui ont pris le contrôle de la création de Dieu (en tant qu'administrateurs) puisse s'élever, quitter sa déchéance et réintégrer sa position de contrôle, il faut qu'il passe par le sacrifice, en souffrant pour les autres. Certes ce n'est pas exactement à la manière du Christ (physiquement sur la croix), mais spirituellement parlant, selon qu'il l'a dit « si quelqu'un veut venir après moi, **qu'il renonce à lui-même**, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive » (Mat.16:24).

Jésus circonscrit de cette manière le chemin qui permet à l'homme de pouvoir s'élever et d'atteindre le contrôle de la création à venir : il faut *renoncer à soi-même*. Se renoncer, c'est **faire abnégation complète de soi-même, ceci en faveur de la cause ou de la personne que l'on sert**. La Bible nous donne l'exemple de deux renoncements, dans la personne de Moïse, dans Ex 32:32 lorsqu'il intercède pour le peuple juif en demandant que Dieu le prenne lui à la place des coupables (ce qui est un don de sa propre vie à Dieu, un sacrifice) et de Paul dans Ro.9:3 lorsqu'il désire ardemment que sa famille soit sauvée et que si nécessaire elle prenne sa place dans le salut et que lui soit anathème.

² Les détails importants du brisement se trouvent dans « LES DOULEURS DE L'ENFANTEMENT », meme auteur.

Jésus a été le premier à faire du renoncement à lui-même et la sublime grandeur de sa vie. Le « *non pas ce que je veux, mais ce que tu veux* » de Gethsémani (Mt 26:39) est comme le point culminant de ce renoncement devant et pour le Père. (cf. Jn.5:30 6:38) Les écrits apostoliques font de fréquentes allusions à ce caractère de l'oeuvre du Sauveur: l'épître aux Hébreux rapporte une parole de Jésus entrant dans son ministère en disant: «Me voici, ô Dieu, pour faire ta volonté» (Heb.10:7-9); saint Paul, dans l'épître aux Philippiens, donne la théorie métaphysique du renoncement de Jésus-Christ, qui, existant en forme de Dieu, **s'est dépouillé lui-même, en prenant la forme de serviteur...**(Php.2:6,8). Les textes sont nombreux qui rappellent les conséquences du renoncement de Jésus pour le salut des pécheurs (Eph.5:2, Heb.9:7, 14, 28, 1Pi 2:24, etc.).

La conséquence normale de l'ordre de Jésus et de son attitude personnelle, c'est **d'amener le chrétien à renoncer d'abord à ses passions qui en font un esclave**: Eph.4:22, col 3:9, Gal.5:24, 1Pi 2:1); puis **de le pousser à renoncer même à son propre être et à le mettre tout entier à la disposition de Dieu et de son Christ pour le service des frères** (Mt 19:21, 2Co 5:14 et suivant, Gal.2:20 6:14); **il faut s'être vidé de soi-même pour pouvoir être rempli de Dieu**. St Paul, en deux endroits de sa lettre aux Romains, exhorte ses lecteurs à ne pas livrer leurs membres au péché, mais à les offrir à Dieu comme des instruments de justice, après s'être donnés eux-mêmes (Ro.6:13); le don de leur corps, de leur être tout entier à Dieu comme un sacrifice vivant et saint lui apparaît comme le culte raisonnable ou rationnel (Ro.12:1 c'est à dire qui tient à la Raison). La réponse de Jésus à Pierre qui lui demandait *quel serait l'avenir de ceux qui avaient renoncé à tout pour le suivre* est le suprême encouragement à réaliser la loi de Christ, même au prix de persécutions: **ils recevront au centuple frères, soeurs, père, mère, enfants, terres ou maisons, et l'héritage de la vie éternelle** (Mt.19:29, comparer avec Marc.10:30).

* L'obligation de la fidélité

La fidélité exprime le degré de perfection avec laquelle le serviteur fait son oeuvre, premièrement, ensuite par rapport à celui qui l'a mandaté, elle traduit l'attachement (ou le dévouement) et tous les liens qui le poussent à le servir. Le serviteur est obligé de s'efforcer à accomplir la volonté de son maître en se rapprochant le plus possible de ses prescriptions et de ses attentes. La fidélité dans le service devient un fardeau au moment où la charge du serviteur lui exige certaines actions qu'il n'est pas disposé à entreprendre de façon naturelle, mais par son attachement à son maître, il accomplit son devoir, même en pleurant il fera son devoir. Dans certaines conditions le serviteur est contraint de remplir sa tâche sous des menaces différentes, mais parce qu'il est attaché à son maître, il ne pourra ni se désengager, ni trahir la cause pour laquelle il se consacre.

Le nom de cette vertu en hébreu exprime la fermeté (racine *aman*); en grec comme en latin et en français, elle est rattachée à la foi (grec *pistos* et *pistis*; lat. *fidelis* et *fides*). **Elle consiste à garder la foi donnée à une personne ou à une cause.**

Naturellement, Dieu veut la fidélité de ses serviteurs envers Lui, qui est la manifestation de leur foi en Lui, par leur **conduite loyale en toutes circonstances** (Jos. 24:14, 1Sa 12:24, Ga.5:22, etc.), **même dans les moindres choses** (Luc.16:10 19:17). Non seulement leur fidélité à Dieu implique la fidélité à leur devoir (No.12:7, Actes 16:15, 1Co 4:2, Eph.6:21, Col.4:9, Tit.2:10, etc.) et **la résistance, même sous peine de mort, à la tentation de le renier** (Da 6:4, Ap.2:10), mais une telle fidélité représente leur piété elle-même, si bien que les Psaumes les appellent souvent *hasidim* : « les fidèles, ou pieux » (Ps.31:24 37:28, etc.), et que ce titre est traduit en passant de la synagogue juive à l'Église primitive, dont les membres sont: les fidèles (1Co 7:12 11:19, 1Ti 4:10 6:2); il ne doit comporter, d'ailleurs, ni orgueil ni mérite, car cette fidélité n'est rendue possible que par le Seigneur (1Co 4:17 7:25),

qui lui-même, fidèle à Dieu (Heb.3:2 et suivants), est le Témoin fidèle et vrai (Ap.3:14). Les «fidèles» sont donc les «croyants»: de Dieu et de Jésus-Christ; ainsi s'explique la quasi-équivalence de la «fidélité» et de la «foi» dans la célèbre déclaration d'Habacuc (Hab.2:4), qui insiste sur la fidélité de la nation à la volonté de Dieu, et dans la citation qu'en fait Paul (Ro.1:17), qui insiste sur la confiance en Dieu de l'individu.

L'infidélité est exprimée dans l'A.T., non seulement par la négation de la fidélité (Ps 78:8), mais plus encore par des ternies évoquant l'idée positive de trahison (Ps.78:57) ou de mensonge: (Esa.57:11) la déloyauté dans le service et le culte de l'Éternel, l'abandon de son alliance, sont le fait de tant d'Israélites, qu'ils constituent un thème dominant des prophètes (Esa.48:8 63:8, Mal.2:10-11,16, etc.) et leur inspirent fréquemment l'image de l'infidélité conjugale (Os 2, Eze.16, Jer.3:20, etc.).

La fidélité dans le service implique donc une lutte permanente contre la trahison de l'alliance qui lie le serviteur à son maître, contre le mensonge, contre la déloyauté, et contre l'abandon de la foi. La lutte n'est pas facile, elle consomme toute la force du serviteur et toute son attention, sachant qu'une récompense est attachée à sa fidélité.

e) Le fardeau de la constance

La constance se définit comme **la fidélité et la persévérance dans les sentiments, dans les situations et dans les actions**. Tout serviteur de Jésus – Christ doit connaître qu'il est en combat tous les jours contre les forces du mal, et que cette lutte menace de l'épuiser et par conséquent de diminuer la teneur de ses sentiments à l'égard de Jésus son maître, ainsi que celle de ses actions qu'il mène dans le cadre de sa mission. Le changement des situations ou leur aggravation est un ennemi de la foi : plus les situations se dégradent plus la foi et par conséquent la fidélité à son maître ont tendance à baisser et à disparaître un jour si elles ne sont pas ranimées et bien entretenues.

- La constance dans les sentiments : il s'agit de se battre pour conserver par delà toutes les difficultés qu'on peut connaître dans l'œuvre de Dieu ou même tous les changements favorables de situations comme l'enrichissement, **les sentiments de modestie** (ne pas avoir une trop haute opinion de soi – même, c'est-à-dire l'orgueil, qui précède la chute dans le ministère voir Ro.12 :3), **les sentiments d'humilité envers les autres** (ne pas aspirer à ce qui est plus élevé, c'est-à-dire l'ambition d'être au dessus des autres voir Ro.12 :6), **les précieux sentiments qui étaient en Jésus - Christ** (le dépouillement en vue du ministère, c'est-à-dire le service, en paraissant simple et en s'humiliant et en se rendant obéissant jusque dans les situations les plus critiques (voir Philip.2 :5), et **enfin les sentiments d'amour fraternel et de compassion à l'égard des autres** (voir 1Pi.3 :8). Ces sentiments varient et ont tendance à s'estomper pour se perdre, en fonction du temps, et c'est une lutte importante que de les conserver. Quand le temps passe et que le serviteur connaît des situations difficiles, il a tendance à perdre son amour fraternel, mais par contre lorsqu'il accède à un statut plus important dans la société ou dans la communauté il a tendance à perdre sa compassion pour les autres et l'orgueil gagne vite son cœur.
- La constance dans les situations : il s'agit de se battre pour garder sa fidélité dans toutes les situations, dans le bonheur tout comme dans le malheur, dans l'abondance tout comme dans le manquement, dans la joie tout comme dans la détresse, dans la gloire tout comme dans la honte... Il faut apprendre à être content dans l'état où on se trouve et servir Dieu dans tous ces états (Philip.4 :12)
- La constance dans les actions ou les œuvres : il s'agit de tout faire pour que l'action du serviteur de Dieu (ou œuvres de justice, selon Tite 3 :5, 8) ne souffre d'aucune

régression et qu'elle ne se corrompe pour être entachée d'irrégularités, et qu'elle n'engendre des œuvres mortes (qui sont selon WESTHPHAL des oeuvres que font les hommes dans le but d'obtenir la vie; c'est aussi *le fruit d'un coeur corrompu* et ne pouvant être d'aucune valeur devant Dieu, sauf pour condamner l'arbre qui les portes. Elles sont extérieurement irréprochables, mais elles n'ont aucune valeur pour Dieu, car elles ne sont pas le fruit de sa grâce dans une nature renouvelée. Elles sont l'opposé des oeuvres vivantes. Elles n'ont pas pour origine la vie divine. Elles ne sont pas appelées des mauvaises oeuvres, mais elles n'ont aucune valeur pour Dieu).

f) Le fardeau de la croissance des œuvres

A l'église de Thyatire Jésus a dit avoir vu et apprécié « *ses dernières œuvres, qui étaient plus nombreuses que les premières* ». C'est de cette façon là qu'il a vu et apprécié la *croissance de cette église*. En Biologie, la croissance est *l'augmentation de la taille d'un être vivant*. **C'est une caractéristique essentielle de la vie** ; des êtres qui ne croissent pas ne sont en général pas considérés comme vivants. Ainsi le fait pour l'église de Thyatire de manifester la croissance dans ses œuvres était l'expression de la vie qui coulait en elle. C'était une église vivante, qui augmentait de taille au jour le jour. C'est cette vie qu'elle a transmise à l'église de Sardes, mais celle-ci n'a pas su bien garder les vertus de cette vie, et elle est morte (Apoc.3 :1). Elle avait perdu la faculté de la croissance. Elle faisait semblant de vivre, mais en elle il n'y avait aucune croissance.

En économie par contre, la croissance désigne **l'augmentation globale de l'activité**, et ce pendant une longue période et de façon soutenue ou maintenue (selon François Perroux). Pour parler de croissance en économie, il faut que *le produit global* puisse *augmenter* d'une manière *continue*, sans se relâcher, pendant une longue période. Ces caractéristiques de la croissance révèlent pour l'église de Thyatire qu'elle travaillait beaucoup, en sorte que durant très longtemps, ses œuvres (ou son produit global) étaient en perpétuelle augmentation, ce qui n'a pas manqué d'attirer l'attention du Christ, qui a fait un bilan de ces œuvres, et qui a finalement trouvé que les dernières œuvres de cette église étaient plus nombreuses par rapport aux premières. L'église avait grandi et cela se manifestait par l'augmentation de sa taille et de son activité.

Comme on peut l'expliquer à partir de ces notions empruntées à la biologie et à l'économie, la croissance exige des efforts et des conditions. C'est en cela qu'elle est un fardeau pour l'église et pour tous les serviteurs de Dieu qui s'y trouvent. Pour que la croissance se produise il faut exploiter des facteurs de la croissance. Par facteurs de la croissance, on entend tout ce qui peut avoir un effet immédiat et quasi automatique sur la croissance. On en dénombre plusieurs en économie, mais quatre sont plus pertinents à savoir *la quantité de travail* (qui dépend notamment de l'accroissement de la population active), *la qualité de travail* (qui dépend du niveau de formation et de qualification, de l'intensité du travail c'est-à-dire de la motivation ainsi que de l'organisation du travail c'est-à-dire de la spécialisation), *la quantité du capital* et enfin *le progrès technique* ou l'amélioration des connaissances.

En ce qui concerne le serviteur de Dieu, les quatre éléments ci haut évoqués sont très importants, ce sont des facteurs de sa croissance.

- **La quantité de travail** que fait un serviteur de Dieu influe directement sur sa croissance spirituelle. En un sens religieux, le terme de travail est employé dans le N.T. soit pour désigner l'action de Jésus lui-même (par ex. Jn.5:17 9:4), soit celle de ses disciples, en particulier l'activité missionnaire (par ex. Ro.16:12,1Co 15:58,2Co 10:15 11:23,Php.2:16,1Th 2:9 3:5 5:12, etc.), et, par extension, la vie chrétienne dans tout ce qu'elle représente de conquérant. Pour une église (en tant que communauté), la

quantité de travail qu'elle produira sera aussi important que lui permettront le nombre de travailleurs (ou conquérants actifs), c'est-à-dire moins il y aura en son sein de travailleurs actifs, moins elle produira. Son produit global croîtra en même tant que les travailleurs actifs. Et pour un serviteur de Dieu pris individuellement, la quantité de travail qu'il produira dépendra particulièrement de son activisme sur le champ missionnaire, et spécialement par rapport à la mission qu'il doit accomplir. La paresse ou la négligence sont des facteurs qui influent négativement sur la quantité de travail des serviteurs de Dieu.

- La qualité de travail introduit en elle-même une discussion, celle qui consiste à déterminer quelle est la qualité d'un travail que pourrait abattre un serviteur de Dieu, pour qu'il soit pris en compte, car il est vrai que bien des choses sont faites au nom de la conquête des âmes, au nom de l'œuvre de Dieu, mais il est aussi vrai que Dieu ne tient pas en compte certaines des œuvres, qu'il qualifie d'œuvres mortes, en fonction de ce qu'elles produisent, qui ne profitent pas du tout au royaume de Dieu, mais de manière égoïste à ceux qui les commettent. Par delà cette discussion, la qualité du travail d'un serviteur de Dieu sera influencée par trois éléments à savoir *le niveau de formation* (ou la qualification), *la motivation* (y compris le rythme et la cadence du travail), ainsi que *la spécialisation* (ou l'organisation du travail). *Le niveau de formation* introduit ici une notion très importante du **passage du serviteur à l'école de Dieu** : la qualité du travail qu'il devra abattre dépendra de ce qu'il a appris et connu dans le temps de formation qu'il a passé dans l'école de Dieu. Evoquons ici le cas de Moïse, qui avait passé près de 40 ans dans la formation aux pieds de Dieu, toute sa vie il s'évertuait à reproduire le modèle qu'il avait vu sur la montagne (Ex.25 :9,40), c'est de là qu'est venue la grande qualité du travail qu'il avait abattu. Citons également le cas de David, qui avait passé un temps important à l'école de Dieu, pour apprendre à gérer les vies des brebis et de les préserver des dangers de la vie de tous les jours ; il avait appris aux pieds de Dieu comment prendre en charge le peuple de Dieu et toute sa vie, il s'évertuait à faire selon ce qu'il avait vécu à l'école de Dieu (ISam.17 :34-37). *La motivation* quant à elle explique **les raisons pour lesquelles le serviteur de Dieu fait un travail, et ce qui lui donne la force de le faire**. Dans la première épître de Paul à Timothée (ITim.6 :6-11), il l'exhorte (comme à tout homme de Dieu) à ne pas faire un travail missionnaire pour un gain autre que celui de la justice et de la foi, car chaque fois qu'un homme veut faire un travail missionnaire pour s'enrichir, il tombe dans la tentation, dans le piège, et dans beaucoup de désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans la ruine et la perte (soit l'annulation de tout leur travail et toute leur récompense). Car l'amour de l'argent est une racine de tous les maux ; et quelques-uns, en étant possédés, se sont égarés loin de la foi, et se sont jetés eux-mêmes dans bien des tourments. Pour tous les hommes de Dieu, il est recommandé de fuir ces choses, et de rechercher la *justice, la piété, la foi, la charité, la patience, la douceur qui sont par excellence les motivations du travail missionnaire*. Enfin *la spécialisation* dans le travail missionnaire découle de l'organisation structurelle et fonctionnelle de l'église, de part la volonté de Dieu lui-même. Il est écrit dans 1 Corinthiens 12:28 « Et Dieu a établi dans l'Eglise premièrement des apôtres, secondement des prophètes, troisièmement des docteurs, ensuite ceux qui ont le don des miracles, puis ceux qui ont les dons de guérir, de secourir, de gouverner, de parler diverses langues ». C'est ce qui révèle que la structure de l'église est faite de manière à respecter les normes de la spécialisation ou de l'organisation du travail : chacun est placé à une fonction bien définie, pour exécuter une mission particulière. C'est lorsque le serviteur comprend très bien à quoi il a été appelé et ce qu'il doit faire, qu'il devient apte à travailler bien et à beaucoup produire. Car il gagnera en temps, en efficacité, en

précision et la qualité de sa production en sera relevée. Le serviteur qui s'occupe de tout faire à la fois finira par perdre la qualité de son travail, il fera même ce dont il n'a pas les qualifications utiles.

- La quantité du capital : explique *le potentiel* que le serviteur de Dieu a reçu pour exécuter sa mission. Par capital il faut entendre l'ensemble de biens et richesses accumulés générant de nouveaux biens ou revenus. Dans le travail missionnaire, tous les serviteurs ont reçu de Dieu ce qui est nécessaire pour produire, cela a même été symbolisé si parfaitement par « les talents ». « Il en sera comme d'un homme qui, partant pour un voyage, appela ses serviteurs, et leur remit **ses biens**. Il donna **cinq talents** à l'un, **deux** à l'autre, et **un** au troisième, **à chacun selon sa capacité**, et il partit. Aussitôt celui qui avait reçu les cinq talents s'en alla, *les fit valoir, et il gagna cinq autres talents*. De même, *celui qui avait reçu les deux talents en gagna deux autres*. Celui qui n'en avait reçu qu'un alla faire un creux dans la terre, et cacha l'argent de son maître. Longtemps après, le maître de ces serviteurs revint, et leur fit rendre compte. Celui qui avait reçu les cinq talents s'approcha, en apportant cinq autres talents, et il dit : Seigneur, tu m'as remis cinq talents ; voici, j'en ai gagné cinq autres. Son maître lui dit : C'est bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu de chose, je te confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton maître. Celui qui avait reçu les deux talents s'approcha aussi, et il dit : Seigneur, tu m'as remis deux talents ; voici, j'en ai gagné deux autres. Son maître lui dit : C'est bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu de chose, je te confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton maître. Celui qui n'avait reçu qu'un talent s'approcha ensuite, et il dit : Seigneur, je savais que tu es un homme dur, qui moissonnes où tu n'as pas semé, et qui amasses où tu n'as pas vanné ; j'ai eu peur, et je suis allé cacher ton talent dans la terre ; voici, prends ce qui est à toi. Son maître lui répondit : Serviteur méchant et paresseux, tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, et que j'amasse où je n'ai pas vanné ; il te fallait donc remettre mon argent aux banquiers, et, à mon retour, j'aurais retiré ce qui est à moi avec un intérêt. Otez–lui donc le talent, et donnez–le à celui qui a les dix talents. Car on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a. Et le serviteur inutile, jetez–le dans les ténèbres du dehors, où il y aura des pleurs et des grincements de dents » (Mat.25 :14-30). Dieu a donné à chacun de ses serviteurs ses propres biens, comme capital, qui doit être exploité (ou valorisé) par le travail. Ainsi le capital que les serviteurs de Dieu ont reçu n'est pas quantitativement identique pour tous, mais, comme le montre la parabole des talents, il est différent d'un serviteur à l'autre. Certains ont reçu un grand capital tandis que d'autres ont reçu un petit capital. Et le travail qu'un serviteur de Dieu fera dépendra de la quantité du capital (ou de talents) qu'il aura reçu de Dieu. Pour tous les serviteurs qui ont valorisé leurs talents, le maître les a appelés « bons et fidèles serviteurs », et il leur a réservé une récompense d'entrer dans la joie de son maître. Par contre pour ceux qui n'ont pas pu valoriser leur capital, le maître les a appelés « serviteurs méchants et paresseux » et « inutiles », puis ils ont été jetés dans les ténèbres pour châtement. De manière plus explicite, le capital qui est représenté par les talents, peut revêtir plusieurs formes en réalité, il peut être humain (**l'ensemble des aptitudes physiques et intellectuelles**), il peut être financier (**les titres, les droits de propriété, actions, obligations...bref l'agent**), il peut être technique (**biens de production**), il peut être physique (**ensemble de biens et richesses matérielles ou physiques**), il peut être culturel, quand il représente les ressources incorporées (**ensemble de ressources dont dispose un individu, le savoir, le savoir – faire, les compétences**), les ressources objectivées (**les possessions d'objets**) ou les ressources institutionnalisées (**les titres,**

les diplômes scolaires...)). C'est pour dire ainsi « tout ce que les hommes ont reçu de Dieu est un capital qui doit être valorisé ou exploité pour l'œuvre de Dieu ».

- Le progrès technique ou l'amélioration des connaissances : loin d'être un instrument exclusivement réservé aux prouesses technologiques et donc à l'avancement du monde, le progrès technique est un instrument utile au progrès de l'œuvre de Dieu. Et il a été démontré que l'amélioration des connaissances qui découle des avancées technologiques a été d'une très grande utilité pour la compréhension de l'évangile, notamment l'amélioration des techniques de recherches archéologiques qui ont permis l'explication des phénomènes historiques qui étaient jadis insondables, par manque de connaissances appropriées sur la vie ancienne ; il y a également les nouvelles techniques de recherche en langues et littératures qui ont permis non seulement l'explication et la traduction des textes bibliques, mais aussi la vulgarisation à grande échelle de l'évangile. En outre les études scientifiques aujourd'hui sont utiles à la théologie, notamment lorsque qu'elles permettent de comprendre des phénomènes complexes qui ne pouvaient jadis être comprises faute de connaissance spécifique. Le progrès technique croissant dans les derniers jours est l'accomplissement des paroles de Dan.12 :4 « *la connaissance augmentera* », car plus la science fait des progrès dans la compréhension et l'explication des phénomènes archéologiques, historiques, géographiques, physiques et même astronomiques, voire mathématiques, plus certains mystères de la bible sont percés et mis à jour. Avec ces progrès les serviteurs de Dieu sont à même de produire un très grand travail pour l'œuvre de Dieu.